



HAL
open science

S'inspirer sans modéliser.

Sylvia Amar

► **To cite this version:**

Sylvia Amar. S'inspirer sans modéliser.: Les écovillages, laboratoires d'un éco-habiter mondialisé.. Habiter. Cahiers transdisciplinaires, 2022, Ecohabiter des environnements pluriels, 4, pp.40-51. halshs-04285065

HAL Id: halshs-04285065

<https://shs.hal.science/halshs-04285065>

Submitted on 16 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

(S')Inspirer sans modéliser. Les écovillages, laboratoires d'un éco-habiter mondialisé.

Nourrie d'épisodes climatiques inhabituels de plus en plus fréquents, l'urgence des enjeux écologiques s'exacerbe. Au cœur de cette actualité, tendre vers l'éco-habiter apparaît désormais non plus un pari fantaisiste, mais une voie de raison. Cependant, comment préserver durablement le vivant sans revenir au questionnement profond des valeurs du mode de vie occidental et urbain ? Où habiter¹, comment et avec qui ? Explorer des alternatives socio-spatiales concrètes comme celles des communautés intentionnelles nées dans les années 1970, et celles plus récentes des écovillages², ouvre l'horizon d'une architecture écologique vecteur de liens.

« Design is much more than ratios, regulations, and beautiful 3D models. (...) Integrating the design of human systems and natural systems for the benefit of humans and the living world is ecological design, (...) is what I am calling empathic design. »

C'est ainsi que Sim van der Ryn (1935)³, architecte-enseignant américain, argumente sa vision pour un *Ecological design*. Il renvoie ainsi directement aux pratiques spontanées du monde communautaire exploré dans le cadre d'une recherche doctorale récente⁴ portant sur huit terrains situés aux États-Unis et au Québec pour les plus anciens, en Europe (Italie, France, Danemark) pour les plus récents. Ces deux zones géographiques, liées par une histoire occidentale commune, ainsi que par les transferts culturels réciproques, regorgent d'expériences mettant en évidence des modes d'éco-habitat tournés vers la nécessité de redonner du sens à sa vie, en recréant des continuités entre un habitat, un travail, un milieu. Eco-habiter apparaît dans ces contextes tous spécifiques, comme un système complexe, une « éco-logique de vie », connexe aux systèmes naturels.

Le monde communautaire, par ses pratiques habitantes, force l'interdisciplinarité

L'éco-habiter communautaire se conçoit de façon holistique. Il est donc nécessaire de l'explorer à partir de plusieurs disciplines et approches. En sociologue, Michel Lallement s'attache à « observer ce que, de nos jours, vivre et travailler dans une communauté utopique signifie concrètement ». En complément, Claire Marchand relate dans *Apprendre à éco habiter* des expériences concrètes d'éco-construction réunissant projet social communautaire, modes de vie et choix constructifs de leur habitat. Reconstituant une histoire des idées, *La Société écologique* de Serge Audier⁵ ouvre simultanément vers les écrits du *Bioregionalism* américain et sa déclinaison européenne, le Territorialisme⁶. Cet héritage est important à considérer pour comprendre que les écovillages actuels composent avec la présence implicite d'un mythe fondateur ancien : la société idéale serait rurale, l'industrialisation l'aurait perturbée en profondeur et une reconnexion avec les lois simples de la Nature serait la planche de salut⁷. Le mouvement du *Bioregionalism* est naturellement imprégné de ce mythe lorsqu'il émerge dans les milieux contre-culturels américains des années 1960. En Europe, à partir des années 2000, le Territorialisme entreprend de problématiser l'aménagement spatial local à travers une dimension écologique incluant des postures d'implantation et de travail en réseau. Ces dernières sont très similaires à celles adoptées par les écovillages, les positionnant ainsi dans une mouvance contre-culturelle plus que subculturelle, dans le sens où ils s'opposent historiquement aux standards du *mainstream*.

Enfin, c'est la *Deep ecology*, mouvement philosophique initié à partir des années 1980 par le philosophe norvégien Arne Naess (1912-2009), qui éclaire le niveau d'empathie le plus profond de l'éco-habiter communautaire. *Ecologie, communautés et styles de vie* et *La réalisation de soi*, initient une réflexion d'une ampleur inédite sur les véritables enjeux et sens du mot écologie⁸.

L'actualité rattrape une tendance historique

En France, les observations récentes des sociologues montrent que le modèle des grandes villes inquiète davantage depuis la crise sanitaire. Ils constatent même une accélération de la fuite citadine chronique vers les campagnes, amorcée vers 1975 à la suite de l'exode rural d'après-guerre¹¹. Ce contexte inédit résonne de façon troublante avec tout un pan de l'histoire occidentale mondiale des cinquante dernières années. Comment en effet ne pas établir un rapprochement avec le *back-to-the-land movement* sans précédent qui se déroule dans la majorité des pays développés, entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, et dont les États-Unis forment l'épicentre, enrôlant avec eux nombre de pays européens ? Rappelons qu'il se produit sur fond de prise de conscience des désastres écologiques au niveau mondial, parmi lesquels les chocs pétroliers successifs, la peur d'une guerre nucléaire et l'annonce de la finitude des ressources terrestres face au mode de vie consumériste. Les projections alarmistes sur les dangers d'atteindre une surpopulation humaine face aux capacités des pays trouvent largement un écho contemporain dans la crise sanitaire du printemps 2020¹⁰.

Des utopies sans lendemain ?

Une historiographie croisée des utopies sociales et architecturales et des luttes environnementales depuis les XVIII^e et XIX^e siècles met en évidence que les communautés et écovillages sont des expériences anciennes, inventives et pertinentes, en matière de modes de vie volontairement reconnectés à la nature. Elles sont cependant loin de constituer un courant majoritaire. Alors comment pourraient-elles orienter de façon significative les besoins actuels et futurs, et ainsi être considérées comme des laboratoires d'architectures, au titre de leurs pratiques alternatives ?

Si ces lieux retiennent aujourd'hui l'attention, c'est bien parce qu'éco-habiter commence dans un périmètre local, induisant des choix constructifs associés à des modes de vie résilients tangibles, soit un projet social nourri d'aspirations utopiques, intimement lié à un projet architectural, devenant le cadre pratique et symbolique d'expérimentations socio-spatiales. Des habitants d'écovillages situés en Europe et au Canada en témoignent.

On constate par ailleurs — sur le terrain comme sur la toile — que les architectures observées fonctionnent en cohérence avec l'usage de l'Internet. Il s'agit d'un niveau de construction virtuel devenu indispensable à leurs existences, activités et ressources. Ces nouvelles architectures d'information, de communication et de réseau attestent que loin d'être un rêve passéiste, les expériences écovillageoises se sont aisément emparées des outils numériques et sont actuellement engagées dans un processus de structuration du mouvement à une échelle planétaire. S'appuyant sur ce *work-in-progress*, l'évolution historique des cinquante dernières années souligne la nécessaire articulation des échelles locales et mondiales¹³ pour répondre aux enjeux de l'éco-habiter.

1_ Eco-habiter c'est localement

Comme dans les années 1970, l'éco-habiter se traduit en partie par un retour vers la terre de populations jeunes, et par la nécessité de repenser concrètement toutes les échelles spatiales — les choix d'implantation, les typologies de bâtiments, les activités économiques, les modes de gouvernance, les méthodes de construction et de mise en synergie des sociabilités et des résidentialités.

Qu'observe-t-on de l'architecture des écovillages communautaires ?

L'habitat y est généralement composé de maisons individuelles, auxquelles peuvent s'ajouter des petits immeubles collectifs. Les matériaux naturels locaux (bois, paille, pierre, terre...)

dominant, avec une prise en compte de la topographie du lieu et la volonté de se glisser dans les codes d'une vie rurale. Les bâtiments et les exploitations agricoles existants sont récupérés et revalorisés. Les techniques de construction s'efforcent d'intégrer l'ensemble des connaissances en matière d'habitat bioclimatique, revalorisant ainsi des savoir-faire locaux et des références aux pratiques vernaculaires. À titre d'exemple, le Hameau des Buis (2011, Ardèche) se révèle un terrain d'application de chacun des critères cités, que l'on retrouve ailleurs, partiellement ou à différents niveaux.

Au-delà des bâtiments, l'échelle du hameau villageois semble acquise comme idéale : plusieurs témoignages évoquent le chiffre de 150 personnes, comme un maximum pour une communauté souhaitant préserver des liens sociaux harmonieux et durables. Les cas les plus parlants sont alors ceux de La Cité écologique (créée en 1983 au Québec-CA, puis en 2003 dans le New Hampshire-EU) et de Torri Superiore (créée en 1997 en Italie). La tentative de vivre de la terre y est déclinée de diverses façons et à différentes intensités, mais avec des constantes majeures : la maison traditionnelle enveloppe une architecture écologique, le travail agricole (du jardinage à la production effective) produit des sites nourris d'une recherche esthétique très proche de celle du jardin et de l'ordonnement paysager. Les choix architecturaux spécifiques aux écovillages des années 1990-2010 (formes, matériaux, techniques constructives) et spatiaux (répartition foncière des activités) traduisent la volonté de se fondre dans le territoire d'accueil. L'émergence actuelle d'une esthétique écovillageoise tendrait à une uniformisation pacificatrice, plaçant les enjeux écologiques au premier plan de divers engagements idéologiques encore très forts. Enfin, nombreuses sont les initiatives, dont celles citées ici, à être affiliées à des réseaux virtuels nationaux et/ou internationaux qui représentent la clé d'une évolution fondamentale récente abordée plus loin.

A quoi répondent les architectures des écovillages ?

« Quand on parle du *mainstream* qui met une image sur ta vie : il faut que tu aies une maison, deux autos, pour une même famille,... ça coûte cher tout ça ! Si tu effaces cette image-là et que tu vas dans un milieu communautaire ou collectif, est-ce que tu vas manquer d'un toit pour te coucher et d'une place à table ? (...) On va peut-être avoir un peu moins de luxe, on n'aura pas des maisons individuelles (...), mais on va tous avoir un lit pour dormir et de la bonne nourriture saine (...). À partir de là, on va bâtir et puis si on n'a pas toutes les petites affaires personnelles que le *mainstream* essaye de nous vendre (...) est-ce qu'on va être malheureux ? Personnellement, je peux partager que je suis très heureux (...). »¹²

Ce témoignage d'un habitant de la Cité écologique (Colebrook-NH/USA) traduit une ligne forte des motivations individuelles et collectives partagées : éco-habiter recouvre une volonté d'aller vers une simplification de besoins humains encore considérés comme des standards minimums pour des foyers occidentaux. De fait, l'organisation économique, la gouvernance et les processus de mise en œuvre sont intimement liés aux théories économiques alternatives de la simplicité volontaire et de la décroissance, elles-mêmes profondément pétrées d'enjeux écologiques.

Issus de la même logique, les choix constructifs embrassent, autant qu'ils s'infiltrant dans les dimensions sociales, économiques et historiques des projets, mettant en évidence des organisations « éco-logiques », tels que Sim van der Ryn les définit : des systèmes empathiques tournés à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur de la communauté.

L'interdépendance profonde établie entre économie et écologie devient alors essentielle : les ressources propres (activités artisanales, productions agricoles, workshops et formations...) constituent une économie de subsistance, qui va certainement de pair avec une gouvernance

partagée, très souvent basée sur le consensus. Une habitante d'Hallingelille (DK) explique que ces règles demandent du temps, évoluent, mais qu'elles garantissent l'adhésion collective, ciment du projet social :

« Nous ne votons jamais. Nous avons d'abord appliqué la méthode du consensus, et maintenant nous fonctionnons avec celle du consentement basé sur des principes de pratique sociale, ce qui signifie que si vous avez une proposition, c'est à la réunion commune de qualifier cette proposition comme acceptable par tous (...) Je pense que cela fonctionne plutôt bien. Ici, pas de perdants ou de gagnants, (...) c'est un processus très efficace. »

En retour, la recherche de modes de vie alternatifs explique en grande partie les typologies de productions architecturales décrites précédemment, et renvoie aux valeurs idéologiques, économiques et sociales qu'elles véhiculent. Ces dernières répondent d'ailleurs à différentes nécessités expressives selon le contexte idéologique du moment. C'est ainsi que la maison individuelle traditionnelle des années 2000 s'est substituée aux architectures-manifestes des années 1960-70, majoritairement incarnées par des appropriations du dôme géodésique de Buckminster Fuller, affichant la contestation de l'ordre bourgeois par leur circularité éclatant l'espace domestique traditionnel.

Un work-in-progress et des méthodes partagées

Cependant, malgré la force de ses démonstrations en matière d'éco-habitat, la nébuleuse communautaire a toujours mobilisé une part infime de l'espace et de la population de la planète. Sans être coupées du monde, elles affirment vouloir préserver l'échelle qui garantit la qualité sociale de la vie projetée :

« On pourrait devenir un peu plus gros, mais on ne veut pas dépasser un certain nombre non plus. (...) On est monté jusqu'à environ 150 (...). On a vraiment le sentiment de former un village, avec chaîne d'entre-aide, une solidarité. »

Si cette faible représentativité est volontaire, on est aussi tenté d'y voir un point de résistance, nécessaire à la préservation de leur autonomie. Cette autolimitation souligne que dans le monde communautaire, une approche quantitative conduit à constater des paradoxes, dont le fait que si les tentatives sont nombreuses, seulement 10% d'entre elles perdurent. Une approche qualitative se révèle plus signifiante à travers les processus et méthodes qui ancrent certaines de ces expériences d'éco-habitat dans le temps — Lama Foundation (1967, Nouveau Mexique) et La Cité écologique (1983, Québec) ont conçu leurs règles de vie autour de l'axe fort de leur projet social, respectivement spirituel et éducatif.

Par ailleurs, les étapes de fondation sont déterminantes. Le fonctionnement des écovillages actuels met en évidence une disparition progressive des figures de constructeurs ou leaders — tels le couple d'artistes Durkees à Lama Foundation, les architectes Paolo Soleri à Arcosanti et Michael Reynolds à The Greater World Earthship Community, très présentes dans les communautés des années 1960-1970. En contrepartie, à partir des années 2000, les collectifs d'habitants auto-constructeurs se sont développés, soutenus ponctuellement par des architectes-consultants techniques. De fait, si aucun cas n'apporte un mode d'emploi universel, chacun ouvre sur des propositions différentes avec une récurrence de grands engagements communs (écologie, éducation, gouvernance partagée).

Quant à « l'architecture du quotidien », elle se manifeste principalement à travers une dynamique de moments collectifs, dédiés à la construction de bâtiments ou à des formations diverses : les *workshops* sont devenus un outil primordial de la construction communautaire à

toutes ses échelles. Ils jouent le rôle d'interfaces méthodologiques articulant le projet social, ses valeurs et ses échanges avec l'extérieur. Ce mécanisme simultané d'apprentissage, d'autonomisation et de production consolide le projet social, en même temps qu'il renvoie à un bricolage technophile hérité des utopies sociales¹³.

2_Ecohabiter c'est mondialement

Cette technophilie historique est particulièrement importante à souligner au moment où il s'agit de s'interroger à nouveau sur la pertinence de vivre en écovillage aujourd'hui, et sur le fonctionnement que cela suppose avec le reste du monde.

Des petites maisons intégrées au territoire, des activités artisanales, un environnement social limité à ses proches voisins, un mode de vie frugal... ? N'est-ce pas retourner à l'âge de la caverne ? Pour lever rapidement toute ambiguïté sur ce lieu commun, il suffit d'observer la façon dont le monde communautaire exploite la fluidité de l'Internet et de ses outils populaires (sites web, réseaux sociaux, conférences et MOOC en ligne).

Un détour par l'évolution du contexte historique permet de prendre la mesure idéologique de cette aptitude naturelle du monde communautaire à aller vers l'invention et l'expérimentation. Si la conquête spatiale des années 1960 appelait les initiatives contre-culturelles à prendre conscience du caractère unique, éminemment fragile de la Terre et de ses écosystèmes, la transition post-moderne des années 1980-90 les projette dans une société mondialisée productrice de nouvelles perceptions de l'espace géographique, social, culturel et idéologique provoqué par l'expression de luttes citoyennes jusque-là contenues. Simultanément, la révolution numérique amorcée dans les années 1990 vient canaliser ce vertige. Lorsque l'immensité des possibles se heurte aux limites de la guerre froide, aux chocs pétroliers successifs, aux crises économiques et aux politiques de récession, s'amorce un retour à des préoccupations plus locales, confirmé par la naissance du concept d'écovillage au début des années 2000. Entre temps, l'Internet a ouvert une fenêtre inédite sur le monde, introduisant des modes de communication dont les communautés se sont emparées. La fameuse « Ère du Verseau » initiée par les communautés hippies et reprise par les croyances New Age, est rapidement transformée par les écovillages en « Ère du Réseau ».

« L'idée c'est vraiment de bâtir un réseau international (...). La Cité c'est un écovillage, mais regardez, il existe un réseau d'écovillages sur la terre. Notre projet a l'air moins différent de tout le monde, (...) on peut échanger avec d'autres collectivités, partager nos expériences, s'entre-aider ; il faut qu'on garde ces connexions parce que c'est aussi quelque chose qu'on fait pour nos enfants. »

« C'est grâce au réseau GEN qu'on a connu la permaculture et que nous sommes les premiers à l'avoir apportée et développée en Italie. »

Qu'est-ce que le GEN évoqué par l'une des fondatrices de la Cité écologique et par celle de Torri Superiore ? Il s'agit du Global Ecovillage Network (GEN), créé dans les années 1990 à l'initiative du Gaïa Trust, une fondation danoise qui permet au concept d'écovillage d'émerger et se structurer, jusqu'à être reconnu par l'ONU en 2001. Le GEN et la FIC (Foundation for Intentional Community) constituent actuellement les deux réseaux mondiaux les plus importants en nombre d'écovillages adhérents. Les cartes diffusées sur leurs sites internet montrent que la communauté des écovillages est présente partout dans le monde, près des villes comme dans les lieux les plus reculés.

La technologie numérique est ainsi devenue la norme, pour signaler une création, diffuser une expérience, attirer du public et des ressources par les activités proposées. Elle permet aussi de s'inscrire dans la géographie d'une mouvance internationale, tout en renforçant une assise territoriale.

Au-delà encore, elle favorise des échanges permanents et en temps réel. Cette façon de « faire communauté à distance » a été particulièrement inventive durant les confinements 2020-21. Aucun site ne pouvant accueillir son congrès international annuel, le GEN a organisé son premier *Online Ecovillage Summit* en avril 2021, intitulé *Living solutions for regenerative world*.

Réalisant ainsi l'un des objectifs avoués, mais jamais atteint, des utopies sociales du XIX^e siècle — les Phalanges de Fourier, les New Harmony d'Owen, les Icaries de Cabet —, la constitution des écovillages en réseaux internationaux marque, à partir des années 1990, un tournant inédit dans l'histoire communautaire mondiale. Ces réseaux, rendus possibles par les technologies numériques, ont la particularité d'incarner une réalité à la fois virtuelle et tangible, observable par tous. Les écovillages cités ici s'y impliquent à différents niveaux. Torri Superiore fait partie des engagés de la première heure, tenant le secrétariat du GEN Europe de 1999 à 2004. La Cité écologique y contribue en relayant régulièrement des sessions EDE (Education au développement d'Ecovillages) soutenus par le programme *Gaia education*.

Ces réseaux mondiaux sont aussi déclinés à des échelles continentales ou nationales. Le GEN les nomme *regions*, subdivisant le planisphère en cinq zones (Amérique du Nord, Amérique du Sud, Europe, Afrique, Océanie). La FIC, davantage active aux États-Unis, affiche sur son site les connexions avec ses nombreux partenaires, tels cohousing.org, Federation of Egalitarian Communities, New Economy coalition, ou encore Sociocracy for all. Le Réseau Français des Écovillages fait quant à lui le choix de rester centré sur son périmètre, proposant à ses adhérents du partage d'expérience, de l'information sur les initiatives naissantes, et la possibilité d'inscrire son projet sur une carte de France en ligne. Leur point commun est de faire valoir une expérience pionnière en matière d'éco-habitat, d'engagement et de soutien au développement de nouvelles initiatives.

Faire exemple ?

L'analyse des manifestations socio-spatiales et des modes de fonctionnement locaux-mondiaux tend à montrer que les expériences écovillageoises — du fait de l'indissociabilité des enjeux écologiques et sociétaux qu'elles mettent en œuvre — peuvent désormais alimenter une réflexion ouverte sur les formes d'habitation éco-sociales.

Leur histoire ancienne, comme leurs mutations récentes, mettent en évidence deux valeurs fondamentales : un engagement pour l'écologie héritée des courants naturistes et libertaires des XIX^e et XX^e siècles (alimentation, égalité des genres, reconnexion à la nature), ainsi qu'un parti-pris pour une éducation alternative des enfants (méthodes Montessori, Freinet, Ecole démocratique) et des pratiques collectives d'*empowerment* pour les adultes. Le duo écologie-éducation constitue ainsi un socle immuable à travers le temps, embrassant les préoccupations les plus contemporaines en matière d'éco-habitat, qu'elles soient sociales, économiques, spatiales ou éthiques.

« Au début les curieux venaient un peu comme au zoo... C'était comme "ok, allons voir les *special* ... les écolo...". Mais aujourd'hui, c'est vraiment 80 à 90% des visiteurs qui veulent s'investir dans un écovillage, en démarrer un (...). Ce sont des gens qui font évoluer le mouvement, on en est rendu là ! C'est dans l'air du temps, c'est des solutions qui ont fait leurs preuves, (...) l'intérêt grandit, à chaque Journées Portes Ouvertes, on a de plus en plus de monde. »

Cependant, penser que les écovillages pourraient être des prototypes à dupliquer ou des modèles à reproduire à grande échelle serait une erreur. Leur caractère unique reste la garantie d'un éventuel succès. Et si un laboratoire d'architecture est effectivement un dispositif

d'édification de potentialités¹⁴, c'est probablement à cette condition que les expériences communautaires et éco-villageoises peuvent se révéler inspirantes en matière d'éco-habitat. Qui peuvent-elles inspirer concrètement ? Les initiatives individuelles formeront de petits groupes qui poursuivront le fil de leur histoire, lente et minoritaire. Cependant, le contexte sanitaire récent pourrait-il se révéler accélérateur de changements ? Les espaces ruraux attirent de plus en plus d'urbains en quête de réinvention. Ne voit-on pas se profiler une multiplication de passages à l'acte « utopistes », de ces moments de rupture où on quitte la ville (et tous ses maux) pour un ailleurs (meilleur), pour une reconversion par l'apprentissage d'un métier ? Serait-ce la finitude annoncée du modèle de vie en ville, du moins tel que nous le connaissons jusqu'à présent ?

A défaut d'une perspective modélisante qui renverrait à une nouvelle forme de standardisation, le monde communautaire pourrait-il « faire exemple », voire réhabiliter les idéaux de référence sur lesquels il se construit ? Michel Lallement propose « de nommer utopies concrètes » les expérimentations réelles, observables, collectives, « qui prennent forme aux marges des mondes sociaux institués avec pour éventuelle ambition de polliniser leur environnement ». Une telle définition permet de rappeler que les expériences communautaires s'inscrivent aussi dans le temps long, dans des espaces qui feraient la synthèse du « rêve éveillé » d'Ersnt Bloch et du « principe responsabilité » d'Hans Jonas. Un monde que l'architecte conceptuel Yona Friedman qualifiait déjà d'Utopies réalisables en 1972. Cet héritage contribue lui aussi à inscrire les communautés actuelles au sein de la dynamique de l'*Ecological design* de Sim van der Ryn, comme dans celle de la mouvance mondiale des écovillages¹⁵.

Sylvia Amar (janvier 2022)

Notes

1. En référence à la définition d'Henri Lefebvre, Habiter est ici lié à la dimension idéologique et politique de la production de l'espace : « L'être humain ne peut pas ne pas bâtir et demeurer, c'est-à-dire avoir une demeure où il vit, sans quelque chose de plus (ou de moins) que lui-même : sa relation avec le possible comme avec l'imaginaire. » H. Lefebvre, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1979.

2. Communauté intentionnelle : des « lieux de vie » pluriels — à caractère politique, économique, contre-culturel, international, expérimental et utopiste (R. Creagh, *Utopies américaines : expériences libertaires du XIXe siècle à nos jours*, Marseille, Agone, 2009). Ecovillage: « intentional, traditional or urban community that is consciously designed through locally owned participatory processes in all four dimensions of sustainability (social, culture, ecology and economy) to regenerate social and natural environments ». URL : <https://ecovillage.org/about/about-gen/> [consulté le 21 janvier 2022]

3. S. Van der Ryn, *Design for an empathic world: reconnecting people, nature, and self*, Washington, Island Press, 2013, pp. 7-8. [Notre traduction]: « Le design, c'est bien plus que des ratios, des règlements et de beaux modèles 3D. (...) Intégrer la conception des systèmes humains et des systèmes naturels au profit des humains et du monde vivant, c'est cela le design écologique, (...) c'est ce que j'appelle le design empathique. » Sim van der Ryn a enseigné principalement à l'University of California Berkeley. URL : <http://simvanderryn.com/> [consulté le 21 janvier 2022]

4. S. Amar, *Laboratoires d'architectures écologiques – Des communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui (Etats-Unis – Europe, 1965-2015)*, thèse de doctorat en Histoire de l'architecture, Aix-Marseille Université, ENSA_Marseille Laboratoire INAMA, juillet 2020, 900 p.

5. M. Lallement, *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, Le Seuil, 2019.

Le sociologue y présente les cas de Twin Oaks (1967) et Acorn Community (1993) aux Etats-Unis ; C. Marchand, *Apprendre à éco-habiter*, Paris, Pourquoi Pas Vous, 2010 ; S. Audier, *La Société écologique et ses ennemis : pour une histoire de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017.

6. *Bioregionalism* : courant scientifique et culturel ancré dans la biogéographie et l'écologie sociale, situé dans la continuité de Henri Thoreau, John Muir et Aldo Leopold, principalement représenté par Peter Berg, Raymond Dasmann, Gary Snyder, Kirkpatrick Sale. Territorialisme : mouvement animé par l'architecte urbaniste italien Alberto Magnaghi dès les années 2000.

7. C. Ghorra-Gobin, « La ville américaine. De l'idéal pastoral à l'artificialisation de l'espace naturel », *Les Annales de la recherche urbaine*, vol. 74, n° 1 (1997) ; L. Marx, *The Machine in the garden : technology and the pastoral ideal in America*, New York, 1964 ; H.D Thoreau, J. Harrison, B. Matthieussent et al., *Walden*, 2017.

8. A. Naess, C.T. Ruelle et H. S. Afeissa, *Ecologie, communauté et style de vie*, Paris, Editions Dehors, 2013 ; A. Naess et S. Dunand, *La réalisation de soi*, traduit par Pierre Madelin, Marseille, Wildproject, 2017. Un travail nécessaire de l'individu sur lui-même lui

permettra de développer une vie communautaire en harmonie avec les autres, et l'environnement.

9. N. Senil, « Vers un tournant rural en France ? », *The Conversation*, URL : <https://theconversation.com/vers-un-tournant-rural-en-france-151490> [consulté le 18 juillet 2021]

10. R. Creagh, *op.cit.* note 2 ; *Désolé plus d'essence : l'innovation architecturale en réponse à la crise pétrolière de 1973*, M. Zardini, G. Borasi (éd.), Montréal, Canada, Centre Canadien d'Architecture, 2007 ; R.L. Carson, *Silent Spring*, Greenwich (Conn), Etats-Unis, 1962 ; D. H. Meadows, *The Limits to growth : a report for the Club of Rome's project on the Predicament of Mankind*, New York, 1972 ; P. R. Ehrlich, *The Population Bomb*, New York, Etats-Unis, 1971.

11. Le rapport d'échelle local-mondial (et non local-global) renvoie volontairement au terme « mondialisation » (culturel et politique), différent de « globalisation » (processus économique) idéologiquement lié au mode de vie *mainstream* avec lequel les écovillages sont en rupture. C. Ghorra-Gobin, *Dictionnaire critique de la mondialisation*, Paris, A. Colin, 2012.

12. Les témoignages cités, par ordre d'apparition : S.Amar, *op. cit.* note 4, t. 2 : pp. 242, 329, 241, 225, 284 et 229.

13. D. Hayden, *Seven American Utopias : the architecture of communitarian socialism, 1790-1975*, Cambridge, Royaume-Uni Grande Bretagne et Irlande du Nord, 1976 ; A. Picon, « Learning from Utopia », *Journal of Architectural Education*, vol. 67, n°1 (mars 2013).

14. B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture : enquête épistémologique sur un paradigme historique », thèse de doctorat en architecture contemporaine, LEAP, Université de Montréal, 2016. URL : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19061> [Consulté le 29 mars 2018]

15. M. Lallement, *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, Editions du Seuil, 2019 ; E. Bloch, *Le principe espérance*, traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart, Paris Gallimard, 1976 ; H. Jonas, *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*, traduit de l'allemand par Jean Greisch, Paris, Editions du Cerf, 1992 ; Y. Friedman, *Utopies réalisables* (1976), Paris, Editions de l'Eclat, 2015.